

LA REINE DU POLAR SUÉDOIS

KRISTINA OHLSSON

LES OTAGES DU PARADIS
UNE ENQUÊTE DE FREDRIKA BERGMAN



Les otages du paradis

DU MÊME AUTEUR

Les enfants de cendres, J'ai lu, 2012.

La fille au tatouage, J'ai lu, 2013.

Les anges gardiens, J'ai lu, 2014.

Les enquêtes de Fredrika Bergman, J'ai lu, 2018.

KRISTINA OHLSSON

Les otages du paradis

Traduit du suédois
par Marina Heide



©Kristina Ohlsson, 2012.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
©Éditions J'ai lu, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Washington D.C., États-Unis

Le vol 573 entre dans l'espace aérien américain au soir tombant. L'immense entrelacs de pistes d'atterrissage s'étend au pied de la tour de contrôle où Bruce Johnson est à son poste. Dans le silence de la pièce, il retient son souffle sans même s'en rendre compte. Ils n'ont pas encore eu d'instructions. Ils ne savent pas si l'avion va pouvoir atterrir.

Bruce aperçoit les fourgons de police et les véhicules de secours regroupés le long d'une des pistes. Un grouillement d'ambulances et de voitures de pompiers. Personne ne sait comment cette affaire va finir. Si ça va mal tourner. Les hommes en noir des forces spéciales sont invisibles, mais Bruce sait pertinemment qu'ils attendent dans l'ombre, l'arme au poing. Une pensée lui traverse l'esprit :

On abat les otages. C'est la règle numéro un.

Il ne sait pas pourquoi il se dit ça. Abattre les otages n'a jamais été une règle. Personne au FBI ne pourrait réfléchir ni agir selon un principe aussi contre-productif. La règle numéro un, quels que soient les circonstances et les prétextes invocables, c'est de ne jamais négocier avec les terroristes.

Voilà à quoi ils obéissent, aujourd'hui encore. Le principe d'intransigeance a présidé à l'opération depuis que l'avion a décollé de l'aéroport d'Arlanda, près de Stockholm. Une ville que Bruce aimerait visiter depuis longtemps, mais où il n'aura probablement jamais l'occasion de se rendre. Qu'est-ce que quelqu'un comme lui irait faire en Suède ?

L'appareil est un 747 de 1989. À son bord, plus de quatre cents passagers. Le réservoir est à sec, le pilote demande l'autorisation d'atterrir.

Bruce ignore ce qui va se passer. Il attend toujours les instructions de son boss. En Suède, il ne doit pas être loin de minuit. Bruce sait quel effet le manque de sommeil peut avoir sur un homme, et il s'en méfie. Ses collègues de Stockholm le craignent sans doute tout autant, mais ils n'ont pas eu le choix. Au fil de ces longues heures, il s'est adressé aux mêmes personnes en Suède, la tension était trop intense pour que d'autres prennent la relève. Quelqu'un a fait une remarque sur la lumière suédoise : le soleil se coucherait si tard en été que les Suédois dormiraient peu, même en ce moment, en plein automne. C'est peut-être vrai.

Aucun autre avion ne circule aux abords de l'aéroport. Les vols à l'arrivée ont été redirigés vers d'autres villes, les départs reportés. La zone est interdite à la presse, mais Bruce sait qu'ils ne sont pas loin. Là-bas, derrière les barrages de police, mitraillant dans le flou, armés de téléobjectifs qui leur permettent de voir jusqu'en Chine.

La sonnerie le fait sursauter. C'est son patron.

— Ils se sont décidés. Pour le pire.

Bruce repose le téléphone, en prend un autre, le garde en main un instant, immobile sur sa chaise,

puis compose le numéro qu'il connaît désormais par cœur et attend qu'Eden décroche.

La sentence est tombée – l'avion n'atteindra pas son but.

Ils ont choisi de suivre la règle qui n'existe pas.

Les otages vont mourir.

UN JOUR AVANT
LUNDI 10 OCTOBRE 2011

1

Stockholm, 12 h 27

Jamais ils ne retrouveraient l'innocence perdue. Cette idée était devenue une obsession chez lui. En Suède, tout avait commencé par cette tentative d'attentat au cœur de Stockholm, dans la rue Drottninggatan, en pleine frénésie de Noël. Le pays avait connu sa première bombe humaine, et la société était sous le choc. Qu'allait-il se passer ? La Suède allait-elle devenir l'un de ces pays où les habitants n'osent plus mettre le nez dehors, par peur des terroristes ?

Personne ne s'était autant inquiété que le Premier ministre.

— Comment va-t-on pouvoir apprendre à vivre avec ça ? s'était-il interrogé un soir, tard, alors qu'ils sirotaient un verre de cognac dans la pénombre de son cabinet de Rosenbad.

Que répondre ?

Les effets de la catastrophe s'étaient avérés rava-geurs. Non sur le plan matériel – on pourrait toujours reconstruire. Mais certaines valeurs affectives et morales avaient volé en éclats. Dans ses habits tout neufs de ministre de la Justice, il avait approché avec le plus grand étonnement ces gens bouleversés, qui exigeaient que la législation soit révisée pour sécuriser leur quotidien. Au Parlement, le parti xénophobe

profitait de la situation, orchestrait manœuvre sur manœuvre.

— Il faut saisir la question terroriste à bras-le-corps, avait déclaré la ministre des Affaires étrangères, lors d'une des premières réunions du gouvernement consécutives à l'attentat.

Comme si elle était la seule à s'en rendre compte.

Tous les regards s'étaient posés sur le nouveau ministre de la Justice, entré en fonction quelques semaines seulement après l'événement.

Muhammed Haddad.

Parfois, il s'était demandé s'il n'avait pas été choisi pour ce poste parce que tout le monde savait ce qui se profilait. S'il n'était pas un alibi. Le seul qui puisse faire ce qu'il fallait sans que personne le taxe de racisme. Le premier ministre de la Justice musulman de Suède. Un nouveau venu dans le parti, qui n'avait jamais rencontré le moindre obstacle durant sa courte carrière. Parfois, il en était écœuré. Il savait que ses origines ethniques et religieuses jouaient en sa faveur. Il méritait cependant son succès. Juriste brillant, il avait su très tôt qu'il se vouerait aux affaires pénales. Ses clients l'appelaient l'homme du miracle car il ne se contentait pas de gagner, mais exigeait aussi réparation. Il était arrivé en Suède à l'âge de quinze ans. Aujourd'hui, il en avait quarante-cinq et savait qu'il ne retournerait jamais chez lui, au Liban.

Sa secrétaire frappa et passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— La Säpo¹ a appelé. Ils arrivent dans une demi-heure.

La rencontre était prévue. La Säpo voulait discuter sécurité, Muhammed avait insisté pour assister

1. *Säkerhetspolisen* : littéralement police de sécurité, services de renseignements suédois.

personnellement à la réunion, même si ça bousculait les habitudes.

— Ils sont combien ?

— Trois.

— Et Eden Lundell ?

— Elle aussi sera là.

Muhammed se sentit rassuré.

— Vous les conduirez à la grande salle de conférences. Dites aux autres qu'on s'y retrouve cinq minutes avant.

— Je vais bientôt y aller. J'ai une réunion qui m'attend.

Fredrika Bergman regarda l'heure, puis posa les yeux sur son ancien patron, assis de l'autre côté de la table.

Alex Recht haussa les épaules.

— Pas de problème, on se verra plus longtemps un autre jour.

Elle le gratifia d'un sourire chaleureux.

— Avec plaisir.

Les bons restos manquaient par ici, un inconvénient parmi d'autres depuis qu'elle ne travaillait plus dans le quartier de Kungsholmen. Cette fois, ils s'étaient retrouvés dans un banal restaurant asiatique de Drottninggatan. C'était le choix d'Alex, pas le sien.

— La prochaine fois, je te laisse décider de l'endroit, dit Alex comme s'il lisait dans ses pensées.

Il en était capable. Elle ne savait pas cacher ses sentiments.

— Le choix n'est pas immense.

Elle repoussa son assiette. La réunion commençait dans une demi-heure et elle devait être de retour quinze minutes avant. Elle essaya d'interpréter le silence qui s'était installé à leur table. Peut-être

avaient-ils fait le tour de ce qu'ils avaient à se dire ? De ces sujets de conversation simples, qui ne risquaient pas de s'étendre jusqu'aux discussions inutilement douloureuses. Ils avaient discuté du nouveau boulot d'Alex à la brigade criminelle. De son épanouissement à elle, dans ses fonctions de vacataire au ministère de la Justice. Et des douze mois de congé parental qu'elle avait passés à New York, où son mari Spencer avait décroché un poste de chercheur, après la naissance d'Isak, leur deuxième enfant.

— Tu aurais dû me dire que vous alliez vous marier. On aurait envoyé nos félicitations, répéta Alex pour la deuxième ou troisième fois du déjeuner.

Fredrika remua sur sa chaise.

— On s'est mariés en cachette. Même mes parents n'étaient pas là.

Sa mère ne le lui avait toujours pas pardonné.

— Ils n'ont pas essayé de t'embrigader, aux États-Unis ? demanda Alex avec un sourire en coin.

— Qui ça ? Le NYPD ?

Il hocha la tête.

— Non, malheureusement. J'aurais sans doute pris ça comme un défi.

— J'y suis allé en formation, une fois. Ils sont comme tout le monde, ces Amerloques. Bons dans certaines affaires, mauvais dans d'autres.

Fredrika ne pouvait se prononcer sur la question. Pendant son séjour à New York, c'est à peine si elle avait bossé une heure. Son quotidien avait tourné autour de ses deux enfants et de Spencer, qu'il fallait remettre sur pied. Tout avait changé depuis qu'une étudiante l'avait accusé de viol, deux ans auparavant. Quand ils avaient compris que Fredrika attendait leur deuxième enfant, ils avaient d'abord décidé de ne pas le garder.

— On est déjà débordés avec un gosse, avait déclaré Spencer.

— Ce n'est pas le bon moment, avait confirmé Fredrika.

Puis ils s'étaient regardés en silence un long moment.

— On le garde, avait dit Spencer.

— Je suis d'accord, avait repris Fredrika.

Alex tripotait sa tasse de café.

— Je croyais que tu reviendrais dans la police, ajouta-t-il.

— Après New York, tu veux dire ?

— Oui.

Tout à coup, le brouhaha des autres clients s'imposa dans la salle.

Pardonne-moi, aurait-elle voulu dire. Pardon de t'avoir laissé attendre, tout en sachant que je ne pensais pas revenir.

Mais pas un mot ne franchit ses lèvres.

— Cela dit, je comprends que tu n'aies pas pu refuser un poste à la Justice, reprit Alex. Une telle offre ne se présente pas tous les jours.

Ce n'était pas une offre. J'ai cherché ce satané boulot parce que je savais que retourner chez vous à Kungsholmen me ficherait le bourdon.

Fredrika écarta une mèche de son visage.

— Oui, c'est ça.

Il n'y avait rien d'autre à ajouter. Après l'affaire de la femme écrivain muette et de la tombe de Midsommarkransen¹, qui avait occupé Alex et ses hommes au printemps 2009, tout avait dérapé. Quand la responsable du personnel, Margareta Berlin, avait convoqué Alex dans son bureau pour lui annoncer que l'unité spéciale d'enquête qu'il avait dirigée ces

1. Banlieue sud de Stockholm.

dernières années serait dissoute, il s’y attendait déjà. L’équipe piétinait, Alex dépensait toute son énergie dans ses nouvelles amours avec Diana Trolle, tandis que Fredrika se concentrait sur sa grossesse.

— Tu as des nouvelles de Peder ?

Alex tressaillit au nom de Peder.

— Non, et toi ?

Elle secoua tristement la tête.

— Pas depuis qu’il a quitté son bureau, ses cartons sous le bras. Mais j’ai entendu dire... qu’il n’allait pas très bien.

— Pareil. (Il se racla la gorge.) Je suis tombé sur sa femme, Ylva, la semaine dernière. Elle m’a raconté un peu comment ça se passait.

Fredrika avait vainement tenté d’imaginer l’enfer que vivait Peder. Elle avait eu beau essayer, rien à faire.

Certaines choses ne guérissent pas. Même si l’on se bat.

Elle savait qu’Alex n’était pas du même avis, que Peder, selon lui, devait se prendre en main, aller de l’avant. Raison pour laquelle elle n’avait pas évoqué le sujet plus tôt.

— Il devrait cesser de se comporter comme s’il avait le monopole du chagrin, trancha Alex, reprenant son refrain habituel, comme chaque fois qu’ils abordaient ces événements. Il n’est pas le seul à avoir perdu quelqu’un de cher.

Alex, lui aussi, avait traversé les abîmes du chagrin, quand sa femme, Lena, était morte d’un cancer. Mais Fredrika voyait une différence majeure entre perdre un proche à cause d’un cancer ou le savoir emporté par la folie d’un assassin.

— Je ne crois pas que Peder soit en position de décider lui-même de son état, dit-elle en pesant ses mots. Son chagrin est devenu une maladie.

— Pourtant, il a demandé et reçu de l'aide. Et il ne va toujours pas mieux.

Ils se turent, évitant de poursuivre le débat. S'ils se lançaient, ça finirait comme d'habitude. Ils se fâcheraient.

— Tu sais que la porte t'est toujours grande ouverte. Non, elle ne le savait pas.

— Merci.

— Tu étais l'une des meilleures, Fredrika.

Elle sentit la chaleur lui monter aux joues, son regard se troubla.

Alex avait l'air de vouloir ajouter quelque chose, mais Fredrika coupa court à la conversation en se levant. Ensemble, ils sortirent du restaurant et, en pleine Drottninggatan, Alex la prit dans ses bras.

— Tu me manques aussi, murmura Fredrika.

Et chacun s'en alla de son côté.

Le commissaire Alex Recht avait une solide carrière derrière lui. Il ne comptait plus les années, ni les succès. En 2007, sa réussite avait été couronnée par la création d'une unité d'enquête spéciale dont il avait la charge. Elle était composée de peu de membres, mais des plus compétents, et pouvait bénéficier de fonds supplémentaires si nécessaire. Alex avait d'abord recruté le jeune Peder Rydh, qui ne manquait pas non plus d'expérience. Ce garçon s'était révélé un enquêteur hors pair, mais avait un caractère bien trempé et manquait parfois de discernement. Après coup, Alex s'était demandé s'il portait une part de responsabilité dans le drame survenu deux ans plus tôt, lorsque Peder avait perdu sa plaque de police. Il ne le pensait pas. Le coup avait été affreusement rude, toutes les personnes impliquées l'avaient payé cher.

Mais personne autant que Jimmy, le frère de Peder.

Alex savait qu'il ne devait pas ressasser cette affaire qui lui avait tant coûté. Après le départ brutal de Peder, tout n'avait pas tardé à s'effondrer. Fredrika Bergman, la seule enquêtrice de l'unité qu'Alex n'ait pas sélectionnée lui-même, avait perdu de son allant, et quand elle était tombée enceinte de son deuxième enfant, Alex s'était dit qu'elle n'avait plus la tête à son travail.

Il était le premier à reconnaître qu'il avait toujours eu du mal avec elle. Fredrika sortait du monde universitaire. À ses yeux, c'était une enquêtrice civile sans motivation ni talent pour le job en question. Il avait longtemps essayé de s'en débarrasser, lui confiant les tâches les plus simples qui soient. Jusqu'au jour où il avait réalisé qu'il s'était trompé. Contrairement à ce qu'il avait cru, elle avait de grandes dispositions pour le boulot. Le problème, c'était qu'elle ne s'y intéressait pas. Alex avait compris qu'elle ne se plaisait pas dans le service et que cette situation serait difficile à changer. La volonté que les choses s'améliorent devait venir d'elle. Un jour, le vent avait tourné. Quand l'affaire du corps dépecé de Rebecca Trolle avait atterri sur son bureau, Fredrika avait interrompu son congé maternité pour reprendre le travail. Ce printemps-là, ils avaient atteint des sommets. Ils n'avaient jamais été aussi bons.

Alex prit sa tasse avant qu'on la lui remplisse de nouveau et sortit de la cafétéria. Il avait obtenu un nouveau poste à la criminelle. Un bon job dans une équipe solide. Des affaires intéressantes, relevant de formes graves de criminalité organisée. Mais il n'en regrettait pas moins amèrement sa vie passée. Avant que tout s'effondre. Ce déjeuner avec Fredrika n'avait fait que lui rappeler ce qu'il avait perdu.

Il n'était pas si bête et savait bien que c'était pour fuir qu'elle avait postulé au ministère de la Justice. Difficile de la blâmer. Les gens doués comme elle étaient souvent des agités. Ses fonctions au ministère n'étaient pas très claires ; Alex avait compris qu'elle était en contact avec la Säpo, mais il n'avait pas voulu entrer dans les détails.

Son esprit était bien trop occupé par ceux qu'il avait perdus, d'une manière ou d'une autre.

— Tu ne devrais pas broyer du noir, l'avait sermonné Diana, pas plus tard que la veille. Laisse le passé derrière toi.

Diana Trolle.

Sans elle, il serait désemparé. Elle connaissait, tout autant que lui, la force du vrai chagrin, à quel point il pouvait faire mal. Parfois, il se demandait s'ils seraient tombés amoureux sans les liens du désespoir.

Le chagrin.

Le regret.

La douleur.

Naturellement, il avait toujours su que cela existait, qu'il fallait faire avec. Le tourment faisait partie de la vie. Ou peut-être pas. Une nouvelle bouffée d'irritation le gagna en pensant à Peder. Merde, quoi, qu'il se bouge... Qu'il apprenne à gérer le choc autrement que par la désolation éternelle.

Il aurait au moins pu rester à la police, avec Alex et Fredrika. Car au bout du compte, le problème était là. Alex avait perdu l'un de ses plus proches collègues, avec qui il aimait bosser. Et ça, il avait bien du mal à le lui pardonner, même s'il savait l'injustice d'un tel reproche.

Les pensées d'Alex se dispersaient quand son patron passa soudain la tête par la porte du bureau.

— Alerte à la bombe, lança-t-il. Ça vient de tomber.

— Je prends, répondit aussitôt Alex, en se levant.

Alerte à la bombe. Des bâtiments écroulés et des hommes déchiquetés. Le mal par excellence.

Un instant plus tard, il assistait à la commission. Il ne s'agissait pas d'une bombe, mais de quatre, éparpillées dans Stockholm. Visant, entre autres, Rosenbad.

C'était à n'y rien comprendre.

Quatre bombes. À quoi cela rimait ?

D'où leur venait cette rage ?

Eden Lundell n'en était pas sûre. En tant que responsable des services antiterroristes de la police de sécurité, elle était censée avoir une vision claire de chaque affaire qui transitait par son service, mais le cheminement mental qui se cachait derrière certains actes humains lui paraissait souvent bien difficile à suivre.

En ce moment, plusieurs cas demandaient à être examinés de plus près. Eden devait décider des priorités. Les ressources commençaient à manquer et elle voulait des résultats. La patience lui avait toujours fait défaut, et les choses n'allaient pas en s'arrangeant depuis qu'elle travaillait à la Säpo.

Si seulement ils avaient pu saisir l'origine de cette colère, sa source.

Cette rage qui poussait des jeunes gens à ne plus respecter la vie, à recourir à la violence, pour imposer des changements qui leur paraissaient nécessaires. Commettre un acte terroriste. Eden s'était souvent demandé ce qui pourrait la pousser, elle, à faire de même. Lui faire prendre les armes pour combattre des hommes et des femmes avec qui elle vivait au quotidien, pour qui elle n'avait pas auparavant la moindre antipathie.

Qu'est-ce qui m'amènerait à commettre la pire des fautes ?

Elle en était arrivée à la conclusion que l'amour qu'elle ressentait pour sa famille faisait partie des mobiles possibles. Dans le cas où un malheur viendrait les menacer ou les frapper.

Dieu défend que cela puisse jamais arriver, car alors je détruirais la forteresse de mon ennemi.

Mais la colère à laquelle Eden était confrontée dans son travail semblait dénuée de fondement personnel. La haine grandissait en ces jeunes gens pour des raisons tout autres. Un facteur unique ne pouvait sérieusement pas être invoqué pour expliquer le phénomène.

Eden passait en revue les dernières informations qu'elle venait de recevoir sur l'une des affaires qui l'occupaient. Un dossier bougrement maigre. Les renseignements dont ils disposaient à l'origine ne laissaient pas place au doute – les suspects participaient au financement du terrorisme en Colombie. Mais au tribunal, ces renseignements ne pouvaient être utilisés en aucune manière. La Säpo devait dénicher ses propres informations, qui confirmeraient ce qu'ils savaient déjà, avant de pouvoir mener les coupables à la condamnation.

Il arrivait bien trop souvent que les renseignements affirment une chose, quand les preuves en démontraient une autre. Le résultat, lui, ne changeait pas. Le procureur perdait au procès, voire avant. Les autorités paraissaient faibles et incompetentes. D'un cas à l'autre, elles semblaient s'acharner à poursuivre des innocents qui n'avaient rien fait pour mériter d'éveiller les soupçons des services de sécurité.

Eden ne comprenait pas tout ce foin. Son année à la criminelle n'avait pas été jalonnée d'une série d'enquêtes fructueuses, mais l'opinion publique et les médias étaient restés plus tranquilles. Depuis l'attentat de Stockholm, Eden sentait que beaucoup de choses avaient changé. Les attentes étaient plus fortes. S'ils n'avaient pas gagné la dernière affaire en cour d'appel, les conséquences auraient été très lourdes.

On frappa à la porte. « Entrez ! » lança-t-elle, et Sebastian, l'analyste en chef de la section, entra dans la pièce. Eden lui tendit les papiers qu'elle avait en main.

— Tu en penses quoi ?

— Comme je t'ai dit la semaine dernière. On ne trouvera rien d'autre sur ces types. Laisse tomber.

Pensive, elle hocha la tête.

— Et cet argent, que nous savons pertinemment qu'ils envoient en Amérique du Sud à des organisations terroristes ?

L'homme haussa les épaules.

— On ne peut pas gagner à tous les coups.

Eden jeta les papiers dans un tiroir qu'elle referma violemment. Dès qu'elle disparaissait de sa vue, l'affaire était classée.

Désormais, il fallait se concentrer sur Zakaria Khelifi. Le seul de la bande qui ait été libéré en appel.

— On est attendus quand au ministère ?

— Dans une demi-heure. Je me suis dit qu'on pourrait y aller à pied.

Bonne idée. En chemin, Eden aurait le temps de fumer une cigarette et de réfléchir à ce qu'elle devait dire au ministre de la Justice pour lui faire comprendre que le gouvernement devait expulser Zakaria Khelifi, citoyen algérien.

Compte tenu des informations dont ils disposaient et du soutien de la Cour de l'immigration, le ministre

ne devrait pas être trop difficile à convaincre. Et quand Khelifi aurait pour de bon quitté le territoire, ils pourraient mettre un point final à l'opération Paradis.

La réunion se tenait dans l'une des pièces les plus discrètes du ministère. Le ministre de la Justice était entouré de son secrétaire d'État, d'un expert politique et des divers fonctionnaires concernés, dont Fredrika Bergman. La Säpo s'était déplacée à Rosenbad pour participer à une commission dite de sécurité. Ils souhaitaient que le permis de séjour d'un ressortissant étranger soit annulé, car l'homme représentait une menace sérieuse pour le pays. L'affaire était passée de l'Office national des migrations à la Cour de l'immigration, avant d'atterrir devant le gouvernement.

Fredrika ne put s'empêcher de remarquer la place de chacun autour de la table. Le ministère d'un côté, la Säpo de l'autre. Chacun des membres du service de sécurité s'était présenté en déclinant un titre avantageux. Directeur de service, analyste en chef, responsable d'unité. Cette dernière s'appelait Eden et sentait le tabac. Elle devait approcher le mètre quatre-vingts et ses cheveux brillaient d'un blond miel que Fredrika refusait de croire naturel. L'odeur de cigarette était étonnante. Eden semblait fraîche pour une fumeuse.

— La séance est ouverte, dit le ministre. Nous avons une demi-heure devant nous.

L'analyste en chef se pencha et posa une sacoche sur la table. D'un mouvement assuré, il ouvrit la housse et en sortit un ordinateur qu'il mit en marche. Eden tendit à son tour le bras pour relier l'ordinateur à un câble qui dépassait de la table de réunion.

— Vous pourriez allumer le projecteur ? demanda-t-elle à Fredrika.

Sa voix enrouée trahissait un accent que Fredrika ne put identifier. Eden avait les mains fines, de longs doigts aux ongles courts, laissés naturels. Il lui aurait suffi de les laisser pousser et de les vernir de rouge pour avoir tous les hommes à ses pieds. Fredrika remarqua qu'elle portait un anneau à la main gauche. Elle devait être mariée ou fiancée. Non moins étonnant pour une fumeuse.

— Bien sûr, répondit Fredrika, en appuyant sur deux boutons pour allumer l'appareil.

L'analyste en chef lança sa présentation. La première diapositive apparut à l'écran sur un fond bleu décoré du logo officiel de la Säpo, à droite. De petits points blancs, regroupés en différentes figures. Un intitulé des plus simples :

« Affaire Zakaria Khelifi »

La deuxième diapositive :

« Antécédents »

Eden prit la parole.

— Comme vous le savez, Zakaria Khelifi était impliqué dans l'affaire jugée en cour d'appel la semaine dernière. Le procureur a essayé de le faire condamner pour préparation d'acte terroriste, mais Khelifi a été acquitté et remis en liberté.

Le chef de service, voisin de table et de toute évidence supérieur hiérarchique d'Eden, toussa dans le pli de son coude. Elle reprit :

— En revanche, dans l'affaire Zakaria Khelifi, nous avons eu la tête des deux chefs de file, également ressortissants nord-africains, pour le même chef d'accusation. Nous avons réussi à prouver qu'au cours des mois précédant leur incarcération, les deux hommes planifiaient un attentat sérieux visant le Parlement suédois. Lors de l'arrestation,

nous avons mis la main sur un explosif en principe prêt à l'emploi, et sur du matériel pour la fabrication d'au moins deux autres bombes. Nous pensons que l'attaque était prévue pour le lancement du grand débat sur l'immigration et l'intégration, dont on entend parler depuis un moment, mais qui n'a toujours pas eu lieu.

— C'est pour demain, dit le ministre. La discussion commence dans la matinée.

Chaque fois qu'il était question de ce débat national, Fredrika avait froid dans le dos. C'était une confrontation que seuls les xénophobes pouvaient souhaiter ; peut-être était-ce l'objectif de ces types tout juste condamnés pour préparation d'acte terroriste ? Ils avaient dû être en état d'alerte permanent et attendre le moment parfait, l'instant le plus spectaculaire. On en parlait depuis des semaines.

— Nous estimons que ces deux hommes étaient les seuls malfaiteurs dans l'affaire. Toutes nos recherches vont dans ce sens et nous ne voyons aucune raison de réviser ce jugement. Nous n'avons donc pas soulevé la question d'une éventuelle protection renforcée du Parlement pour ce qui est de la séance de demain. Pas plus que d'habitude, naturellement. Nous nous sommes entendus avec nos collègues de la police, qui ont pris des mesures de sécurité rigoureuses afin d'assurer le bon déroulement du débat.

Évidemment, se dit Fredrika. Y compris quand on jouait avec la démocratie pour tenter de la renverser, les forces de l'ordre suivaient.

Le directeur de service interrompt l'exposé d'Eden.

— En ce qui nous concerne, les conclusions du tribunal de première instance et de la cour d'appel à propos de ces deux hommes ont été les bienvenues. Il était vital pour la police de sécurité de déjouer cet attentat à temps. On nous reproche assez souvent

d'en faire trop ou trop peu, d'agir trop vite ou trop tard.

Fredrika savait de quoi il voulait parler. Lorsque la Säpo portait des affaires devant la justice sans parvenir à faire condamner les présumés coupables, les critiques étaient sévères. Surtout quand l'arrestation ne donnait pas lieu à la moindre poursuite. Fredrika avait songé plus d'une fois à ce jeu d'équilibriste auquel le service de sécurité suédois devait se livrer, se demandant si elle aurait eu le courage d'assurer un travail aussi ingrat.

Et puis l'attentat de Drottninggatan avait fait tourner le vent. Les mêmes journalistes qui estimaient qu'on frappait parfois trop fort trouvaient désormais qu'on se laissait marcher sur les pieds. L'homme qui s'était fait exploser en pleine rue était sur Facebook. Comment la Säpo avait-elle pu passer à côté ?

Mais qui voudrait d'une société où les services de sécurité surveillent les faits et gestes de chacun sur Facebook ? s'était interrogée Fredrika. De toute évidence, ils étaient nombreux.

Eden reprit. Fredrika se demanda en quoi consistait la fonction de l'analyste en chef. À trimballer l'ordinateur d'une réunion à l'autre ?

— Les criminels condamnés la semaine dernière n'étaient certes que deux, mais, dans leur entourage, nous avons identifié d'autres complices, déclara Eden. Dont Zakaria Khelifi.

Elle montra l'homme du doigt, sur l'écran.

— Le seul contre qui nous avons suffisamment de preuves pour procéder à une arrestation et à des poursuites.

Le ministre de la Justice inclina la tête de côté.

— Les affaires de terrorisme ne sont pas les seules qui aboutissent difficilement à une condamnation

en instance criminelle, et je pense que c'est une bonne chose.

— Bien entendu.

Un nouveau silence s'installa.

— Zakaria Khelifi, dit Eden. C'est pour lui que nous sommes là.

Tout le monde tendit l'oreille.

— Zakaria Khelifi a quitté l'Algérie pour la Suède en 2008. Il a demandé l'asile au motif de persécutions que lui aurait infligées un clan tristement célèbre pour ses méfaits, suite à son idylle avec une fille de la famille, tombée enceinte avant leur mariage. D'après Zakaria, sa femme aurait été assassinée par ses propres cousins.

« Ce printemps, nous avons mis au jour plusieurs pistes qui semblaient indiquer que d'autres groupes préparaient des attentats en Suède, liés à des projets similaires en Europe. Dans seulement l'un des cas suédois, l'information était à prendre au sérieux.

Une nouvelle diapositive apparut à l'écran. Les photos de trois hommes que Fredrika se rappelait avoir vues dans les médias. Le visage des deux condamnés et celui du prévenu libéré.

— Au cours de l'enquête, nous n'avons d'abord pas prêté attention à Zakaria Khelifi, mais il s'est petit à petit fait remarquer en compagnie des chefs de bande les plus suspects. Lors d'une écoute téléphonique, nous avons entendu l'un de ces individus lui dire : « Tu peux aller récupérer ce dont on a parlé hier », sur quoi Zakaria est parti chercher le colis renfermant les substances que nous avons par la suite identifiées

comme essentielles à la fabrication de l'engin explosif que les hommes préparaient.

— Devant le tribunal, Zakaria Khelifi a déclaré qu'il ignorait ce que contenait le paquet, précisa le secrétaire d'État.

— Naturellement, mais la vidéo de contrôle le montre très agité au moment d'entrer dans la boutique pour récolter le butin. Il a regardé autour de lui plusieurs fois en se dirigeant vers sa voiture, le colis sous le bras, avant de se mettre au volant et de filer, dégoulinant de sueur. Par ailleurs, Ellis, un des chefs de file, l'a reconnu comme son associé.

— Ce qu'il a ensuite nié, n'est-ce pas ? contesta le ministre.

— On ne s'y attendait pas. Avant l'audience, l'homme avait été très clair sur le rôle apparemment déterminant de Khelifi. Sincèrement, nous ne comprenons pas pourquoi Ellis s'est rétracté quand le procureur l'a questionné. On a essayé de savoir s'il faisait l'objet de menaces, mais il a refusé de répondre. Il a simplement dit qu'il avait mélangé les personnes et les noms, bref qu'il s'était trompé. Aucun de nous ne peut y croire. Ellis a dit la vérité lors de l'interrogatoire et menti au procès.

Le ministre de la Justice écoutait en silence le discours d'Eden.

— Et ce n'était manifestement pas la première fois que Khelifi fréquentait des hommes soupçonnés d'actes terroristes. Après coup, nous avons vu que son nom apparaissait dans une enquête préliminaire déjà effectuée en 2009, l'année où il a obtenu son permis de séjour. On surveillait des individus soupçonnés de se livrer à des activités de financement du terrorisme à l'étranger. Les recherches ont malheureusement dû être interrompues, le délit ne pouvant être attesté.

Une nouvelle diapositive s'afficha à l'écran.

Fredrika et les autres le regardaient attentivement.

— Nous avons trouvé les coordonnées de Khelifi à l'aide d'interceptions téléphoniques secrètes, en réalité grâce à un recensement de contacts téléphoniques. Dans les documents de l'enquête figuraient plusieurs numéros qu'on ne parvenait pas à identifier. Or, l'un d'entre eux s'est avéré être celui de Khelifi. Et *en plus*, nous avons constaté qu'il revenait dans une autre opération que nous avons lancée un peu plus tôt cette année, suite aux menaces d'attentats qui visaient la France.

Le ministre eut l'air inquiet.

— Il était aussi mêlé à ça ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. Mais nous savons qu'avant l'attentat, il était en relation étroite avec un des criminels, jugé par les tribunaux français au printemps dernier. Même si, comme je l'ai dit, nous n'avions pas encore compris à ce moment-là à qui appartenait ce numéro.

La curiosité de Fredrika s'éveilla. Les écoutes et interceptions téléphoniques pouvaient mener une enquête très loin, elle en avait elle-même fait l'expérience dans toutes les affaires dont elle était chargée au sein du corps de police ordinaire. Il fallait simplement saisir le lien entre les informations. Ce qui n'était pas toujours si évident.

— Qu'a déclaré Zakaria Khelifi quand on l'a interrogé sur ses contacts téléphoniques ? demanda-t-elle. Ceux de l'enquête précédente, je veux dire ?

— Que le téléphone appartenait à un autre à l'époque, répondit Eden. Qu'il ne se l'était procuré qu'en février ou mars 2011.

— Et vous avez la preuve du contraire ? interrogea le secrétaire d'État.

— Non, mais ce n'était pas la peine. Il n'a pas été capable de donner avec exactitude la date d'achat du

téléphone, ni son prix ni le nom du revendeur. Une version inventée après coup, ça ne fait aucun doute.

— En bref, reprit le ministre de la Justice, qui tenait à faire avancer les choses, Zakaria Khelifi a été reconnu innocent. Et vous voulez lui retirer son permis de séjour ?

— Oui, vu ce que nous venons de vous exposer, nous voudrions que vous preniez la décision de retirer sa carte de résident permanent à Zakaria Khelifi pour qu'il puisse être arrêté et renvoyé en Algérie. Son nom a été cité dans trois enquêtes préliminaires et opérations différentes. Et l'un des chefs de bande, à qui il a de toute évidence donné un coup de main, l'a dénoncé lors de son interrogatoire.

Le ministre de la Justice s'adossa à sa chaise.

— La décision serait applicable ou y aurait-il des obstacles à la procédure pour le renvoyer chez lui ?

— La Cour de l'immigration ne voit rien qui s'oppose à son expulsion. Les autorités algériennes n'ayant pas été impliquées, elles n'ont aucun moyen de le poursuivre. Il ne risque ni torture ni peine de mort.

Le secrétaire d'État prit la parole.

— Et les motifs pris en compte quand on lui a accordé son permis de séjour ?

— Affaire classée, répondit Eden. Le père et le frère de sa défunte épouse se sont tués en voiture il y a un certain temps. Le reste de la famille ne semble plus avoir envie de le punir.

Fredrika gardait le silence. Tout cela était nouveau pour elle.

— Ce Zakaria gagne-t-il sa vie ? demanda le ministre.

— Il travaille comme éducateur.

Fredrika se souvint du portrait qu'en avaient fait les médias. Un chic type dévoué à la cause des jeunes

qui peinaient à se trouver une place dans la société. Zakaria Khelifi avait appris le suédois et incarnait, à de nombreux égards, un exemple à suivre. L'éducateur qui était de mèche avec les terroristes. Fredrika ne parvenait pas à concilier ces deux images contradictoires.

Le ministre eut un mouvement de recul et les pieds de sa chaise raclèrent le parquet.

— Et de quoi nos instances respectives vont-elles avoir l'air dans les médias ? reprit-il. Zakaria Khelifi vient d'être relaxé par deux juridictions, mais la Säpo et le gouvernement décident tout de même de l'expulser ?

— Quelle alternative y a-t-il ? justifia Eden. Le laisser tranquille ? Le garder sous surveillance ? Risquer qu'il fasse figure de héros auprès des jeunes de banlieue ? D'icône qui en incite d'autres à s'engager dans la lutte armée ? On peut effectivement s'en tenir à cela. Mais nous commettrions alors une faute grave, et vous tout autant, puisque notre mission est de veiller à ce que les individus qui représentent une menace pour la sécurité de notre pays ne s'y installent pas.

Elle secoua la tête et poursuivit :

— On ne peut pas risquer ce genre d'effet domino, il faut être ferme et montrer l'exemple. Et même si ça suppose un ou deux articles de presse négatifs, nous aurons envoyé un signal clair aux milieux qui soutiennent Zakaria Khelifi. On ne joue pas avec la démocratie suédoise.

Le ministre de la Justice prit un air songeur, tandis que Fredrika se demandait d'où pouvait sortir Eden. Sa rhétorique n'était pas celle d'une Suédoise, on aurait même dit qu'elle embarrassait le directeur de service.

Une sonnerie vint interrompre le silence de la pièce.

— Désolée, j'ai oublié de le mettre en veille, s'excusa Eden en sortant son portable de sa poche.

Fredrika remarqua que ses collègues lui lançaient un regard noir. Un téléphone, ça s'éteint.

Mais Eden ne semblait pas se soucier du jugement des autres. Elle regarda simplement le portable qu'elle avait en main, lut le message qu'elle venait de recevoir et annonça :

— Il vient d'y avoir des appels de menaces. Des bombes aux quatre coins de Stockholm. Rosenbad est l'une des cibles.

Moins d'une minute plus tard, la réunion était levée et la Säpo disparut comme par magie.

À une époque, Alex Recht n'avait pas rêvé mieux qu'un poste à la police de sécurité. Beaucoup étaient appelés, mais peu étaient élus. Année après année, il avait attendu l'incroyable coup de fil qui changerait sa vie. Cette voix qui lui dirait qu'on l'attendait, qu'il était le bienvenu dans la cour des grands.

Finalement, le téléphone avait sonné. C'était un dimanche, Alex et Lena repeignaient la clôture. Sans même savoir qui était au bout du fil, il avait compris. On lui avait indiqué une heure et un lieu de rendez-vous auxquels se présenter. Il était arrivé cinq minutes en retard, pour les informer qu'il n'était pas intéressé. Il avait fait la connaissance de plusieurs membres de la Säpo qui avaient tous l'air de s'ennuyer. Il ne leur avait pas dit les choses aussi franchement, mais avait expliqué que son boulot actuel le passionnait et qu'il préférerait en rester à ce qu'on appelait la police « visible ».

— Vous pourrez toujours y retourner, avait objecté son interlocuteur.

Alex n'en était pas si sûr. S'il choisissait de s'engager dans la Säpo, le risque était d'y rester. Cette idée ne lui disait rien qui vaille.

Il s'avérait qu'une fois qu'on avait tourné le dos aux confrères de ce service, ils ne revenaient pas à la

charge. Non qu'il les ait attendus, mais les années avaient passé, laissant à Alex le temps d'acquérir une solide réputation d'enquêteur, considéré comme l'un des meilleurs du pays, et il s'était attendu à les voir refaire surface. Ils s'en étaient abstenus. Peut-être pensaient-ils que ça ne l'intéressait toujours pas ?

Alex était assis à son bureau et réfléchissait en silence. Quatre menaces de bombes visaient différents sites de Stockholm. Quelqu'un avait d'abord mis en alerte la Bibliothèque royale de Humlegården. Puis un nouvel avertissement avait été lancé contre la Gare centrale et le grand magasin Åhléns. Pour finir par le plus inquiétant : Rosenbad. La Säpo était intervenue sur-le-champ. D'après le patron, ils contacteraient Alex dès qu'ils se seraient fait leur propre opinion.

L'affaire exigeait une réaction immédiate. D'instinct, Alex ne pouvait croire à ce délire. Quelqu'un qui n'avait rien de mieux à faire s'amusait à lancer de fausses alertes à la bombe pour troubler l'ordre public. Mais il fallait être prudent. La Suède ne supporterait pas d'autres actes terroristes, ni une bévue policière de plus.

Selon l'informateur, la première bombe exploserait l'après-midi même à 17 heures, la suivante à 17 h 15, la troisième à 17 h 30 et la dernière à 17 h 45. On ignorait quelle cible serait attaquée en premier, et les raisons de telles menaces.

Une seule chose était certaine : à 17 heures, les quatre lieux seraient noirs de monde.

On avait tenté de tracer les appels, mais des portables différents avaient été utilisés chaque fois, à partir de cartes prépayées et non enregistrées. La personne au bout du fil avait fait usage d'un déformateur de voix. Cette technique insolite, presque ridicule, avait fait hausser les sourcils à Alex. C'était le

type de gag auquel on n'avait plus eu affaire depuis les années 1980.

Alex était persuadé qu'une seule et même personne se cachait derrière les quatre menaces, même si elles provenaient d'appareils différents. Par précaution, il demanda toutefois une analyse rapide du réseau afin de localiser les appels. Moins de trois minutes séparaient les communications, on verrait ainsi si l'émetteur était toujours le même.

Le téléphone de bureau retentit. Une voix de femme, un peu rauque, retentit au bout du fil.

— Eden Lundell de la police de sécurité, je vous appelle au sujet des menaces de bombes. Vos coordonnées m'ont été données par M. Hjärpe.

Le boss d'Alex. S'il était au courant, tout était dans l'ordre. Le combiné crachait, Eden Lundell devait se trouver en extérieur.

— Je m'attendais à ce que vous m'appeliez, dit Alex. Que puis-je faire pour vous ?

La Säpo, si proche et pourtant si lointaine, était un monde à part dans les bâtiments de la Préfecture de police.

— Il faudrait qu'on se voie. Pouvez-vous venir chez nous ?

Alex ne se rappelait pas avoir jamais coopéré de cette manière avec la Säpo. Bien entendu, il savait que les services avaient collaboré dans des cas de force majeurs comme l'assassinat d'Anna Lindh, la ministre des Affaires étrangères poignardée dans le grand magasin NK, mais lui n'avait jamais été impliqué dans ces opérations.

Alex répondit qu'il pouvait se déplacer.

— Parfait, je viens vous chercher à l'entrée du Passage.

Le Passage, c'était ce long tunnel qui traversait les sinistres bâtiments du quartier de Kronoberg.

— J’y suis dans cinq minutes.

— Disons dix. Je reviens à pied d’une réunion au cabinet ministériel.

Il était inacceptable qu’une bombe vienne menacer Rosenbad la veille du débat au Parlement sur l’immigration et l’intégration. Surtout quand Eden Lundell, moins d’une heure auparavant, avait personnellement assuré au ministre de la Justice que la rencontre ne justifiait aucun renforcement de sécurité.

— Ça ne peut pas être bien méchant, dit Sebastian, l’analyste en chef, sur qui Eden était tombée du côté des ascenseurs, alors qu’elle descendait chercher Alex Recht.

En rentrant de la réunion au ministère de la Justice, elle n’était montée dans son bureau que pour se débarrasser de son sac à main. Passer d’un terroriste présumé à des alertes à la bombe : dans le boulot d’Eden, l’horizon ne virait jamais au rose.

— On va oser prendre le risque ?

Sebastian avait l’air soucieux.

— Non, répondit-il. Bien sûr que non.

Elle appuya nerveusement sur le bouton de l’ascenseur.

— Évacuer la Gare centrale et Rosenbad, ça va être l’enfer.

L’analyste en chef opina.

— Mais si on se fout d’évacuer et qu’on laisse les gens mourir, personne ne nous remerciera.

Eden éclata de rire.

— Très juste.

Elle reprit son sérieux. Alors que les portes de l’ascenseur s’ouvraient, elle se tourna vers lui.

— Pourquoi Rosenbad ? C’est au Parlement que se passe le débat. Et pas avant demain, en plus.

— Parce que ça n’a rien à voir avec le débat.

— Avec quoi ça a à voir, alors ?

— Aucune idée. Quelqu'un qui s'emmerde. Qui veut tester le système.

Elle fit un pas dans l'ascenseur tout en retenant les portes.

— Au fait, Alex Recht, de la Visible. Tu le connais ?

— Il est comme toi.

— C'est une femme ?

— Un mythe.

Eden laissa l'ascenseur se fermer.

Fredrika Bergman avait été chargée d'évaluer les conditions politiques auxquelles était soumise l'extradition de Zakaria Khelifi. En clair, il fallait éviter une réédition de l'affaire égyptienne. Mais personne ne pouvait lui dire comment s'y prendre. Si elle échouait, beaucoup de têtes tomberaient. Ses pensées revenaient sans cesse aux alertes à la bombe mentionnées par Eden avant qu'ils ne se séparent. Elle se demanda si Alex bossait avec eux.

Après tout, elle s'en foutait. Alex et elle n'étaient plus collègues, elle avait d'autres chats à fouetter.

La tête entre les mains, elle se mit à lire le dossier de demande d'asile de Zakaria Khelifi, dont elle s'était procuré une copie.

Il avait rencontré le grand amour au printemps 2006. L'heureuse élue n'était pas de la famille qu'avait visée son père, mais celui-ci s'était montré indulgent. D'après Zakaria, il leur avait donné sa bénédiction et souhaité tout le bonheur du monde.

Jusque-là, tout allait bien. Au début, les parents de la fiancée avaient également approuvé l'amour des jeunes gens. Zakaria était de bonne lignée, il avait passé plusieurs années à l'université et ne cachait pas ses ambitions. La fiancée, elle aussi, avait fait des études. Après leur mariage, ils comptaient tous

deux continuer à travailler. La jeune fille avait même demandé à sa mère si elle accepterait de garder les petits-enfants éventuels. On lui avait dit oui.

Mais cette histoire, comme tant d'autres, avait pris une mauvaise tournure. Sans prévenir, le père avait décidé que sa fille épouserait plutôt un de ses associés. Ou du moins, il avait exigé qu'elle mette entre parenthèses son aventure avec Zakaria pour donner une vraie chance au nouveau venu. Face au refus de la jeune fille, une grave crise familiale avait éclaté. Toujours selon Zakaria, le couple avait fini par fuir pour s'installer dans une autre région du pays, où ils avaient eu du mal à trouver du travail et à remonter la pente. C'est alors qu'ils avaient découvert que la jeune femme attendait un enfant. Zakaria Khelifi avait expliqué à l'Office des migrations que cet heureux événement les comblait de joie autant qu'ils s'inquiétaient de devoir dévoiler aux yeux du monde leur famille fondée hors mariage. Ils n'avaient pas tardé à officialiser leur union. Mais d'une façon ou d'une autre, les parents avaient appris que leur fille était enceinte. Ce fut alors le début d'un cauchemar qui ne prit fin qu'à la mort de la jeune femme, dans un accident de voiture, au milieu de sa grossesse.

Zakaria Khelifi avait affirmé que le frère aîné de son épouse lui avait déclaré au téléphone que le drame n'était pas accidentel, et qu'ils s'occuperaient de lui dès que l'occasion se présenterait. Les crimes d'honneur continuaient à sévir en Algérie. Zakaria avait quitté le pays dans les semaines qui avaient suivi.

Aujourd'hui, quelques années seulement après les événements relatés, son nom ressortait des dernières investigations relatives au terrorisme menées par la Săpo, et il devait être renvoyé en Algérie. Bien qu'une décision légale lui ait accordé une carte de résident permanent, et malgré son travail et la présence de

sa compagne. Face aux menaces mettant en cause la sécurité nationale, l'État avait un pouvoir de réaction immense.

Fredrika s'efforçait de ne pas se laisser déstabiliser. Expulser une personne que les autorités avaient précédemment reconnue digne de protection, c'était un moyen d'action radical, aux conséquences dramatiques pour l'individu concerné. Sans doute la Săpo utilisait-elle cette arme avec la plus grande précaution. Comme le montraient d'ailleurs les statistiques, les cas similaires à celui de Zakaria Khelifi étaient extrêmement rares.

Mais on ne pouvait détacher l'affaire de son contexte.

Ces dix dernières années, la peur du terrorisme international s'était installée. Et dans le même temps, la légitimation de mesures préventives qui, en d'autres circonstances, auraient été perçues comme plus contestables. Comment garantir qu'aucun innocent ne puisse en être victime ? Même si elles n'étaient pas nouvelles, ces questions méritaient d'être posées.

Face à n'importe quel type de délinquance, les forces de l'ordre se trouvaient toujours aux prises avec le risque de condamner des innocents. Mais le terrorisme exacerbait le dilemme. Les conséquences d'une erreur de jugement pouvaient s'avérer désastreuses.

L'exposé de la Săpo l'avait fascinée. Ni le fond ni la forme ne la surprenait vraiment. Depuis ses débuts à la police, elle s'était souvent dit que le service de renseignement traînait une réputation injustement mauvaise. C'était peut-être leur faute. Malgré la politique de transparence édictée ces dernières années, Fredrika s'étonnait encore qu'ils n'en fassent pas plus pour expliquer leur activité.

Un collègue frappa à la porte.

— Le téléphone n'arrête pas de sonner.

— À cause des alertes ?

— Oui. Ils veulent savoir si le gouvernement prend la menace au sérieux, et s'il faut y voir un lien avec le verdict en cour d'appel ou avec le débat de demain au Parlement.

Fredrika espérait sincèrement que non.

Pourtant, elle se rendait à l'évidence. Un problème en entraînait un autre. Comme des ronds dans l'eau. Ils se démultipliaient.

Si cette affaire amorçait quelque chose de nouveau, il était légitime de se demander comment elle finirait.

Ils s'étaient réunis dans une des salles de la Säpo. Eden Lundell dirigeait la séance qui regroupait des enquêteurs, des analystes et Alex Recht de la Visible. Alex présenta les résultats de ses premières recherches. Quatre cartes prépayées non enregistrées. Les menaces venaient sans doute d'une seule et même personne. C'était tout ce qu'ils savaient.

— Quand aurons-nous l'analyse de la localisation des appels ? s'enquit Eden.

L'affaire Zakaria Khelifi était oubliée. Ici et maintenant : voilà à quoi il s'agissait de penser. Quatre bombes, quatre cibles potentielles.

— Dans les heures qui viennent, répondit Alex.

Le temps était compté. Des décisions s'imposaient dans les plus brefs délais. S'ils prenaient les menaces au sérieux, il n'y avait pas une minute à perdre.

Eden apprécia d'emblée Alex. Ce qui était rare chez elle. D'habitude, elle ne se découvrait guère devant des étrangers. Avec Alex Recht, c'était différent. Sebastian lui avait affirmé qu'il était comme elle. Il y avait peut-être du vrai dans cette remarque.

— Quelles mesures prendriez-vous ? demanda Eden à Alex. Si on met de côté pour l'instant la menace qui pèse sur Rosenbad. Comment géreriez-vous la situation ?

Alex fronça les sourcils. Une qualité de plus aux yeux d'Eden. Il réfléchissait avant de parler. Même si le temps pressait. Céder à la panique rendait rarement service, voire jamais. Eden déplorait d'avoir pu croiser, au fil de sa carrière, tant de gens qui ne comprenaient pas un principe aussi fondamental.

— Je n'aime pas que les menaces d'explosion s'orchestrent selon un chronométrage précis. Je n'aime pas non plus que l'alerte ait été donnée par quatre appels distincts, et qu'un déformateur de voix ait vraisemblablement été utilisé. Et je ne comprends pas qu'on puisse viser des sites aussi différents que le magasin Åhléns et la Bibliothèque royale.

— Alors qu'est-ce que vous suggérez, pour commencer ? intervint Sebastian.

Alex le fixa du regard.

— Qu'on évacue immédiatement les lieux. S'il ne se passe rien, on lève le périmètre de sécurité.

— Je vous suis, approuva Eden.

Elle désigna l'un de ses collaborateurs.

— Tu te charges de l'évacuation ? Avec discrétion, si possible.

Alex lui adressa un sourire.

— Je crains que toute la discrétion du monde n'y change pas grand-chose. Ça va être un joyeux bordel. Désolé, c'est sorti tout seul.

Sebastian signala d'un geste qu'il avait quelque chose à ajouter.

— Oui ? dit Eden.

— Vous ne pensez pas qu'il peut s'agir d'une diversion ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Demain, à 9 h 30 précises, s'ouvre l'un des débats parlementaires les plus controversés de l'année. Or, nous décidons en ce moment même de concentrer

toute notre attention sur quatre alertes à la bombe qui visent des lieux complètement opposés.

Eden percevait à peine le bruit de la pluie qui tambourinait contre la fenêtre dans son dos. Comment avait-elle pu passer à côté d'une telle évidence ?

— Le Parlement, dit Alex. La décision n'est pas de mon ressort, mais est-ce qu'on ne devrait pas annuler le débat ? Du moins le reporter. Jusqu'à ce qu'on en sache un peu plus.

Sebastian posa sa main sur le bras d'Eden.

— Je suis d'accord. Il y a quelques heures, au ministère, on a dit que le débat de demain matin n'appelait aucun renforcement de sécurité. Maintenant, on doit se raviser. Le débat doit être annulé ou repoussé.

Eden retira son bras.

— Cette décision appartient à GD. Notre rôle est de donner des recommandations qui s'appuient sur des informations.

Dans la maison, on ne désignait jamais GD autrement que par ce surnom, même si tout le monde savait qu'il s'appelait Buster.

— Naturellement.

De nouveau, Eden jeta un œil à sa montre. Le temps lui échappait. Elle aurait voulu poser un doigt sur les aiguilles pour les empêcher d'avancer.

Un quart d'heure plus tard, le haut commandement de la police municipale de Stockholm et la direction générale de la Säpo ordonnaient l'évacuation des quatre sites menacés. La police municipale, chargée des mesures concrètes, commença à vider les bâtiments. Tandis qu'il traversait d'un pas vif le Passage pour rejoindre son bureau, Alex sentit la pression monter.

Peder Rydh aurait adoré ce rythme effréné, se dit-il. Et Fredrika nous aurait exhortés à bien réfléchir.

Les quatre alertes furent largement relayées par les médias. La police n'avait aucune réponse aux centaines de questions des journalistes. Tirant parti du désordre qui suivit l'évacuation des lieux, les agents profitèrent du peu de temps qui leur restait pour vider le Parlement de son personnel et explorer le bâtiment avec des chiens renifleurs. Peu après 16 heures, les reporters étaient au fait et le Parlement encerclé par la presse.

La grande question était de savoir si l'on devait ajourner le débat. Eden Lundell avait raison, la décision ne lui appartenait pas. Elle dépendait d'autres dirigeants de la Säpo. Sans doute la recommandation viendrait-elle du chef en personne, supposait Alex. Mais qu'en savait-il ? lui qui avait un jour refusé une carrière au sein de la police la plus secrète du pays. Ils ne disposaient pas du moindre indice suggérant que la menace puisse effectivement viser le Parlement, bien qu'il fût très tentant de le croire.

Alex ne pouvait s'empêcher de penser à Eden Lundell. Bien sûr, il avait entendu parler d'elle, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés. Comment était-ce possible ? Comment avait-elle pu travailler plusieurs années à la criminelle sans jamais croiser son chemin ?

Eden n'était pas de la police. Mais elle avait suivi le parcours classique des cadres et pouvait se vanter davantage que n'importe qui. Elle n'hésitait pas à mettre les mains dans le cambouis, ça se voyait. Eden Lundell avait de la présence, contrairement à ces patrons ordinaires qui se détournent de la réalité des choses pour plonger dans la bureaucratie. Alex se surprit à se dire qu'il aimerait travailler avec elle.

Il passa en coup de vent dans son bureau pour récupérer sa veste et ressortit. Aucune envie de rester enfermé à ruminer, il fallait qu'il soit sur le terrain.